

L'image des nations dans les études d'Alexandre Eckhardt

Dès les temps les plus anciens, historiens, géographes, écrivains et philosophes ont essayé de définir les caractéristiques des collectivités ethniques, de fixer ce qu'on appelle aujourd'hui l'image des peuples ou des nations. Une telle préoccupation s'explique aisément puisque tout le monde s'intéresse à son identité et à celle de sa communauté et que tout le monde cherche à se former une opinion de l'autre et de la communauté à laquelle il appartient. D'Hérodote jusqu'à Strabon et jusqu'aux humanistes, des stéréotypes ou des clichés se sont transmis qui voulaient saisir les caractères des peuples et qui souvent n'avaient rien à voir avec la réalité, étant appliqués globalement à des ethnies fort diverses d'une même région.

Depuis la formation des nations modernes, l'étude de la caractérologie nationale est devenue l'objet de plusieurs sciences: la psychologie, la sociologie, l'anthropologie. Malgré l'introduction de méthodes nouvelles, nous ne pouvons pas dire que les résultats des recherches en ait été satisfaisants; c'est qu'il s'agit d'un objet d'étude très complexe et d'approches très diverses dans lesquelles l'élément subjectif joue un rôle important.

Parmi les sciences qui ont voulu s'occuper de l'image des nations, figurent aussi les sciences littéraires, qui se sont fixé comme but, entre autres, d'étudier dans la littérature le reflet des caractéristiques nationales. Une telle approche est liée à l'application de la méthode comparative, dont les représentants devaient s'attaquer au problème des traits communs et différents des littératures nationales, de leurs rapports réciproques et des influences qu'elles ont exercées les unes sur les autres.

C'est sous l'influence de l'école de Gustave Lanson, mais aussi de la philologie hongroise, tributaire du positivisme allemand, que le professeur Alexandre Eckhardt a commencé à s'intéresser à l'influence de la littérature et de la culture françaises en Hongrie. Dès 1917 il a publié une étude sur les livres français d'une bibliothèque de la ville d'Arad, livres hérités de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle, et qui témoignent de l'influence des Lumières françaises dans certains milieux aristocratiques de Hongrie.

En 1924, il fait paraître une monographie importante intitulée *Les idées de la Révolution Française en Hongrie*, où, sur la base de nouvelles recherches dans les bibliothèques et dans des archives, il présente la diffusion des idées des Lumières et l'écho de la Révolution française en Hongrie, mais aussi les conflits idéologiques qui les accompagnent. Nous pouvons dire que l'auteur a entrepris des recherches dans le domaine de l'histoire des idées et de leur réception à une époque où une telle approche pouvait être considérée comme une innovation.

Plus tard, il s'est occupé surtout des relations historiques et culturelles de la France et de la Hongrie depuis la conquête de la Pannonie par les Hongrois

jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Il a regroupé ses études dans un volume publié aux Presses Universitaires de France en 1943 sous le titre *De Sicambria à Sans-Souci. Histoires et légendes franco-hongroises*. Il suffit de rappeler quelques thèmes de ces études pour se rendre compte de l'orientation et de la méthode. Eckhardt étudie par exemple toutes les sources latines, françaises et hongroises qui se rapportent à la capitale légendaire des Français, Aquincum, qu'on a appelé Sicambria. Il s'agit évidemment des fugitifs troyens qui, guidés par Francus, se sont établis au bord du Danube avant de poursuivre leur chemin vers l'Europe Occidentale. Dans une autre étude, il prouve que "l'Ogre" des contes de fées ne vient pas du nom du peuple hongrois, mais du latin "Orcus". Ailleurs, il retrouve les traces des Hongrois dans les chansons de geste. Il s'occupe aussi "des jambes du roi de Hongrie" critiquées par André le Chapelain, et pour nous renseigner sur cette particularité, il nous rapporte la description du squelette de Béla III. qui n'était pas - dit-il - "un Pâris pour la société raffinée de Marie de Champagne, mais tout de même un parfait chevalier". Il parle de l'écho de l'ambassade hongroise à la cour de France en 1467 dans la poésie de Villon. Il nous présente un prélat hongrois humaniste et érasmien, Jean de Gosztonyi, à Paris en 1515. En étudiant les origines de Ronsard, il arrive à la conclusion suivante:

L'ancêtre de Pierre de Ronsard n'était ni Roumain, ni Hongrois, ni Bulgare, ni Tchéco-Allemand, mais bel et bien le descendant de l'Empire latin, peut-être même d'origine roturière.

Il découvre les gazettes rimées qui parlent au milieu du XVII^e siècle de l'héroïsme des Hongrois dans les guerres contre les Turcs. Il nous fait connaître un manuel historique de La Bruyère qui relate notamment l'histoire de la Hongrie. Parmi les études qui se rapportent au XVIII^e siècle, je rappelle surtout celle qui parle de la fortune hongroise du *Contrat social* et une autre qui nous présente le "Novum Sans-Souci" d'un aristocrate hongrois, construit au Nord du pays, symbole de l'imitation, dans la façon de vivre, de la France aristocratique.

Dans l'introduction, il affirme que ses études prouvent l'attrait exercé par la Hongrie lointaine sur la culture française:

La culture française - dit-il - me semble avoir toujours été l'antidote infailible d'infiltrations intellectuelles plus rapprochées, dont l'importance historique est incontestable pour la Hongrie, mais dont le volume par trop imposant n'a pas été sans danger pour l'autonomie de son caractère national.

Il s'agit naturellement "d'infiltrations intellectuelles" allemandes. Il poursuivait aussi un autre but:

Dans plusieurs de ces études, j'ai essayé de résoudre des problèmes concernant l'histoire de la conscience nationale des Français et je me flatte d'y arriver quelquefois à des conclusions qui pourront intéresser d'assez près l'historien de la littérature médiévale et classique.

Ces propos nous prouvent qu'Alexandre Eckhardt s'est intéressé, pour des raisons qui n'étaient pas seulement philologiques, aux problèmes de conscience nationale en Hongrie et en France à la fois dans la période de crise qui se situe avant et pendant la deuxième guerre mondiale.

En 1939, l'historien Jules Szekfű publie un recueil d'études intitulé *Mi a magyar? - Qu'est-ce qu'être Hongrois?*, dans lequel Eckhardt fait paraître un portrait des Hongrois à l'étranger. C'est une étude qui puise dans ses recherches antérieures, mais où il élargit son champ d'investigation, qui devient international et chronologique. Il explique la formation de l'image négative des Hongrois à l'étranger surtout par les conflits nationaux de l'Europe Centrale et par leur écho en Europe Occidentale, mais aussi par les éléments romantiques de la littérature et de la propagande touristique hongroise. Cette critique et autocritique a trouvé un large retentissement dans l'opinion publique hongroise à la fin de la guerre et cela d'autant plus que beaucoup d'intellectuels attribuaient les décisions injustes du traité de Trianon à la survivance des stéréotypes anciens et craignaient la répétition de ces mêmes injustices.

En ce qui concerne la conscience nationale française, Eckhardt a publié en 1938 en hongrois un ouvrage de synthèse auquel il a donné le titre de *A francia szellem* - expression dont la traduction française a donné comme équivalent à "szellem" non pas "esprit", mais "génie". En effet, la Librairie de Médecis a fait paraître en 1942 l'ouvrage d'Alexandre Eckhardt en lui donnant pour titre *Le génie français*. Dans l'avant-propos, l'auteur décrit son but de la façon suivante:

Il a surtout désiré y répondre à deux questions: quelle idée la conscience nationale des Français s'est-elle faite d'elle-même depuis qu'elle commença à s'analyser? Quel rapport y a-t-il entre ce portrait du peintre par lui-même et celui dont les contours se dessinent dans la littérature française, miroir fidèle du génie national?

Il sait que la conscience nationale d'un peuple se compose d'éléments hétérogènes et qu'il est difficile d'en saisir les caractéristiques. Il rappelle les définitions contradictoires des critiques français mises en opposition par Ferdinand Baldensperger, qui d'ailleurs, avec Paul Hazard, a influencé sa méthode. Comme il est étranger, il se conseille la prudence et il tient également compte des différences d'opinions qui s'expliquent par l'époque ou la structure sociale et il ajoute:

L'esprit français a aussi son histoire et tant que l'analyse n'en aura pas été faite selon les méthodes de l'histoire, elle ne saura jamais prétendre à la solidité de la vérité scientifique.

Il divise son livre en trois grandes parties: la conscience nationale, l'esprit de société, l'homme de la raison. La première partie est consacrée aux thèmes suivants: le legs franc, la gloire, le legs gaulois, la mission mystique, le flambeau de l'humanité, le sentiment de supériorité (il s'agit ici surtout d'une supériorité culturelle), la douce France. La deuxième partie traite de la sociabilité des Français, de l'homme de cour, du "Français léger", de la vanité, de la loquacité et de la rhétorique qui le caractérisent et enfin du Français, homme d'esprit. La troisième partie examine la manifestation de l'esprit et du bon sens, de la clarté, de l'intérêt psychologique et de l'aptitude spéciale à saisir les sens et les formes.

Chaque fois, l'auteur puise dans des ouvrages littéraires et tient compte des circonstances historiques, des courants philosophiques, religieux ou artistiques qui influencent les prises de positions. Dans sa conclusion, il s'adresse surtout au

lecteur hongrois. Selon Eckhardt "l'empreinte la plus profonde sur la Hongrie fut tracée par la double mission française qui, grâce à l'élan national, fit du peuple français tour à tour apôtre de la chrétienté romaine et celui du progrès libéral et révolutionnaire". C'est à partir de cette constatation qu'il brosse un tableau rapide de l'histoire des relations franco-hongroises. Il consacre un développement spécial au mythe de Paris dans l'opinion des intellectuels et surtout des artistes hongrois et à ce propos il affirme:

En dépit de la politique qui l'en éloigne de temps à autre, il [l'intellectuel hongrois] a un intérêt immense à y venir retremper son âme, car la culture française conserve encore aujourd'hui un principe souverain d'universalité: en donnant à l'élément intellectuel le primat sur la vie confuse des sentiments et des instincts, elle élève la culture nationale à la forme la plus humaine.

Il ajoute encore une autre caractéristique qui peut exercer une influence bénéfique:

Les ouvriers de l'esprit, nos artistes, nos écrivains, nos humanistes... ont eu de tout temps la nostalgie de l'esprit français qui a la vertu de réveiller et d'approfondir la conscience nationale.

Alexandre Eckhardt a naturellement ses préférences: il préfère la tradition catholique à la tradition révolutionnaire, mais il cherche à enregistrer avec une rare objectivité les opinions contraires, même s'il critique par exemple les "gestes irréfléchis et l'indifférence pour ce qui est durable dans le passé hongrois" dans le mouvement des intellectuels hongrois du début du vingtième siècle.

Nous pouvons affirmer qu'Eckhardt a été un des pionniers de l'étude des images nationales. Il a pratiqué la méthode de la Geistesgeschichte ou plutôt de l'histoire des idées assortie d'un certain positivisme. Il ne s'est pas contenté de constructions typologiques nébuleuses et il a eu recours à une méthode philologique solide: à partir d'une étude détaillée des sources, il a généralisé avec prudence. Une des caractéristiques de sa méthode consistait à étudier dans la littérature les images nationales. S'il est vrai que la littérature est un miroir de la réalité, nous pouvons affirmer qu'elle constitue une des sources les plus importantes de toute recherche caractérologique. Eckhardt a fait preuve d'un esprit critique très conscient qui, s'appliquant aux Hongrois, pouvait revêtir un aspect autocritique puisqu'il a condamné l'illusionnisme romantique et nationaliste. Il a mis en relief la différence entre les orientations française et allemande à un moment où en Allemagne l'idéologie dominante était celle du fascisme. Tous ceux qui étaient les élèves d'Alexandre Eckhardt au début des années quarante - c'était mon cas - ont compris son message fait de lucidité et de rationalité, et d'une intellectualité quelquefois ironique, mais qui aujourd'hui encore a droit à notre reconnaissance.